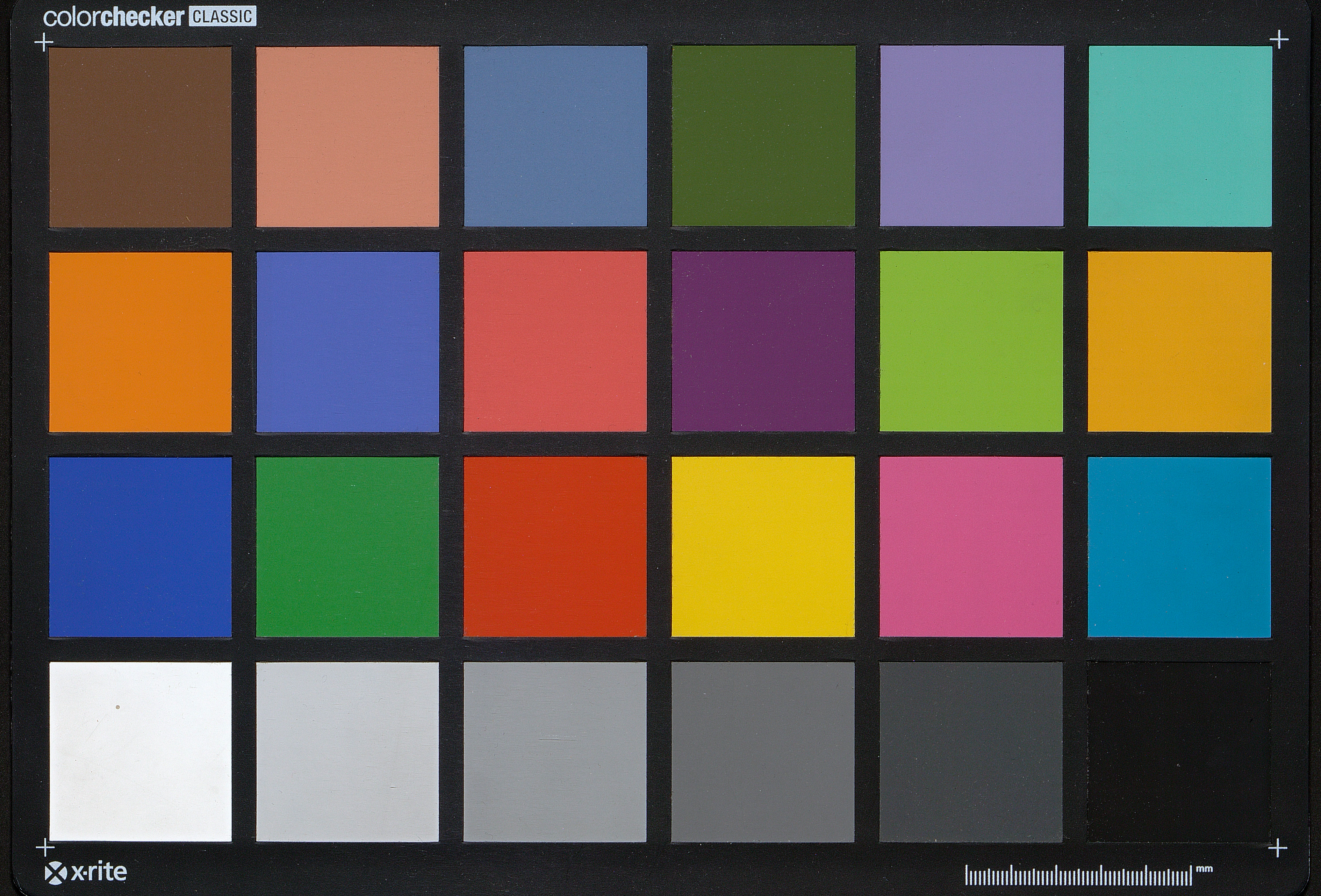
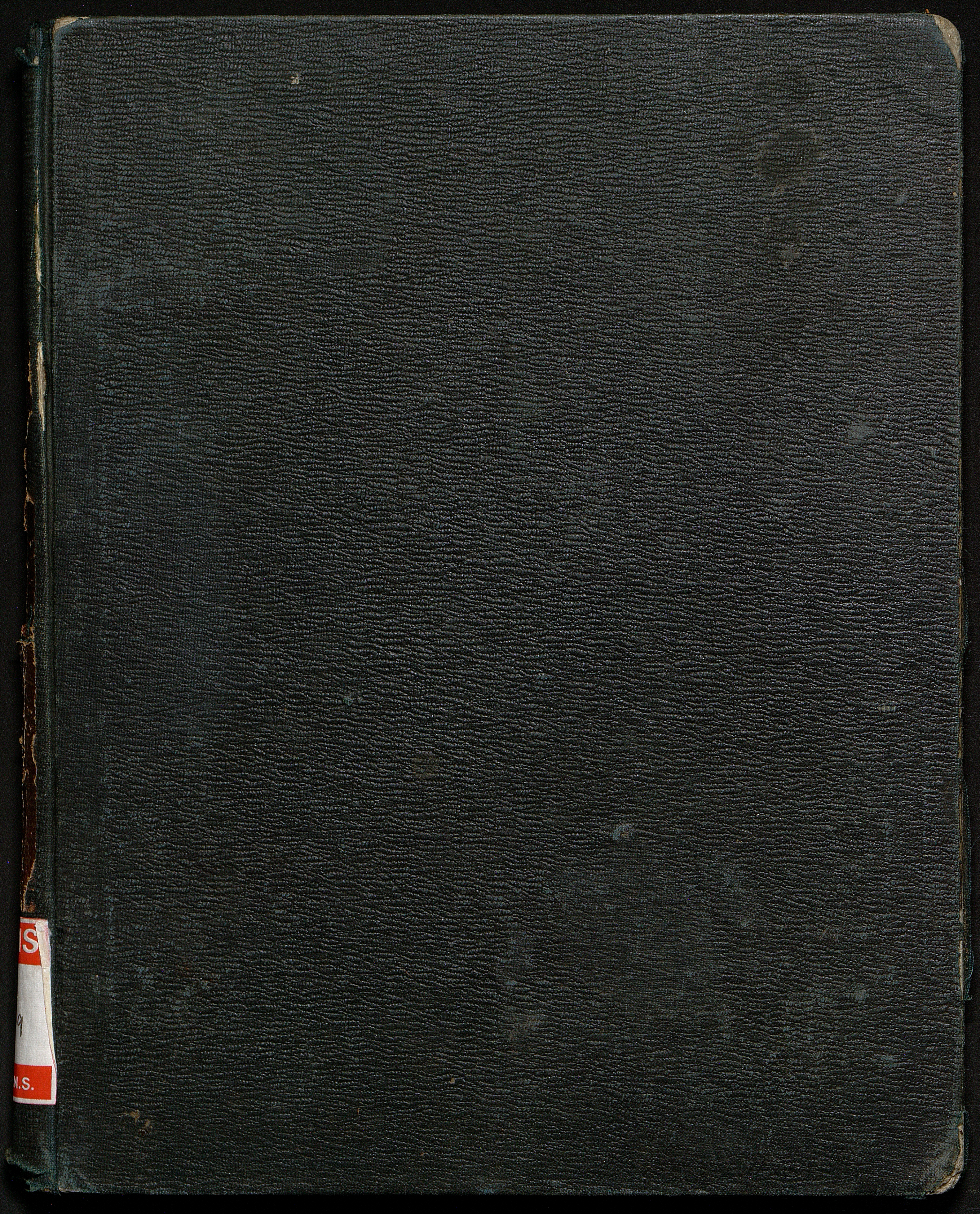
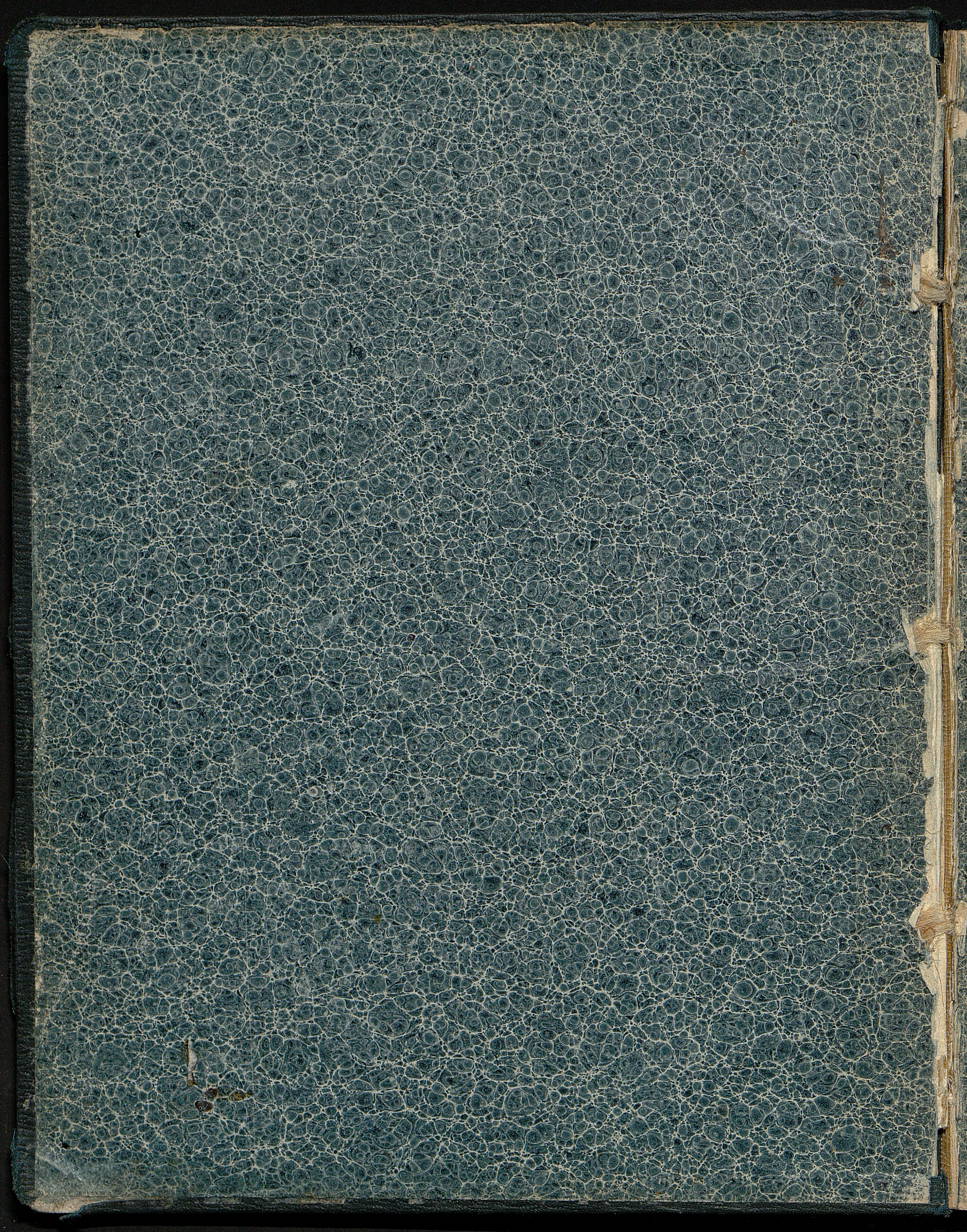
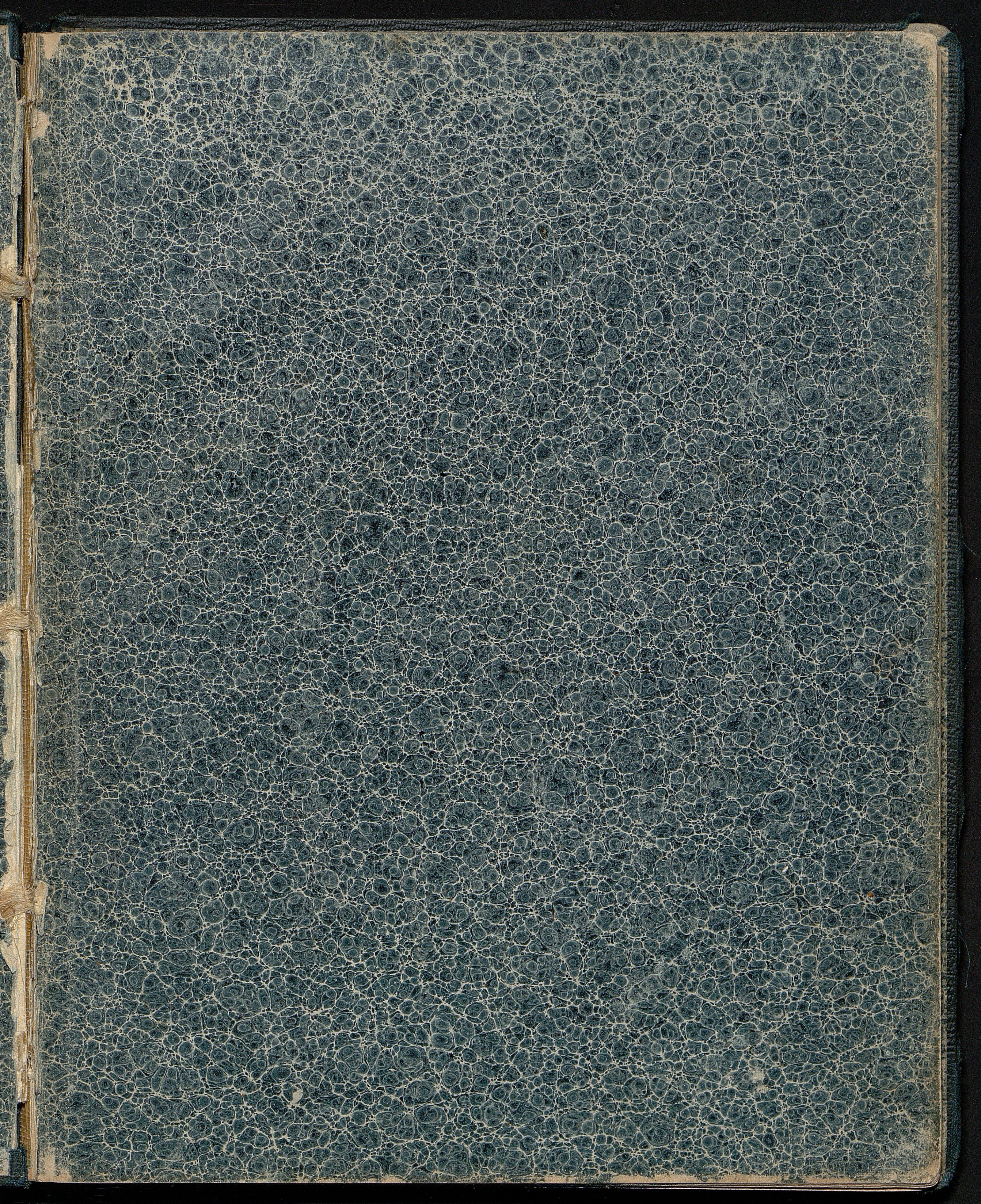


colorchecker CLASSIC
x·rite
mm







Faculté des Lettres.

Cours de littérature grecque
de M. Egger.

1

du Phèdre de Platon. *

* Ce sujet a été traité dans une des leçons du jeudi.

1r

rédaction un peu diffuse. Tous les faits essentiels y sont, et y sont à leur place.

Du Phèdre de Platon.

Après avoir examiné le Phèdre de Platon en grammairiens et en critiques, nous n'avons plus pour achever ces études, qu'à rechercher la date de la composition de ce dialogue et la place qu'il occupe dans l'histoire de la philosophie ancienne. C'est une question difficile et complexe, reprise bien des fois et sur laquelle on est enfin arrivé à des conclusions assez intéressantes et assez sûres. Les travaux de la critique moderne ne sont aidés et conduits que par un petit nombre de renseignements anciens, et qui appartiennent presque tous à l'époque néo-Platonicienne. Hermias, philosophe d'Alexandrie, a fait un long commentaire sur ce dialogue de Platon ; mais il songe plus à développer le texte du maître et à l'expliquer dans le sens des idées nouvelles, qu'à le juger en historien, ou à l'interpréter en philologue : pour lui Platon n'est point un homme dont il doit écrire l'histoire ; c'est une divinité dont il explique les oracles. Un commentaire fait dans un pareil esprit, outre qu'il renferme nécessairement bien des erreurs, n'est pour nous aujourd'hui d'aucune utilité ; instructif pour nous faire connaître l'école

philosophique d'Alexandrie, il nous est d'un faible secours dans l'interprétation des dialogues de Platon, et particulièrement du Phèdre qui nous occupe en ce moment : l'auteur néglige complètement toutes les questions historiques relatives à la date de la composition du Phèdre et à l'origine des doctrines exposées dans ce dialogue ; il est trop occupé à une explication subtile et transcendante des idées platoniciennes, pour descendre à ces détails qu'il semble mépriser, mais qui seraient très intéressants pour nous.

Cependant il existait d'autres travaux anciens sur les dialogues de Platon. Thrasylle, par exemple, les avait distribués en classes, ou tetralogies, selon leur caractère, leur importance, leurs rapports : d'autres essais analogues sont attestés par Diogène Laërce. Nous avons encore une preuve certaine des travaux subtils dont les œuvres de Platon avaient été l'objet : on lit dans Diogène Laërce (Liv. III, chap. 65) :

"Comme on trouve certaines marques dans différents passages des œuvres de Platon, il est bon d'en donner une explication. On marque les expressions et les figures usitées aux Platoniciens par un X. Cette double ligne = désigne les dogmes et les opinions particulières de Platon.

Les manières de parler et les élégances de style sont marquées avec un ·X· entre deux points. ≑ Cette figure marque les endroits que les auteurs ont corrigés; celle-ci ÷ les choses inutiles qui doivent être ôtées; cette autre Ↄ· désigne les endroits dont il faut changer l'ordre, et ceux qui peuvent recevoir deux sens. Celle qu'on appelle ↓V désigne l'ordre et la liaison des vérités philosophiques: l'étoile ✱ des idées qui se ressemblent et cette marque — des choses qu'on rejette."(1)

(1) X
(2) =
(3) ·X·
(4) ≑
(5) ÷
(6) Ↄ·
(7) ↓V
(8) —

(1) Ἐπεὶ γὰρ σημεῖά τινα τοῖς βιβλίοις παρατίθεται φέρε καὶ περὶ τούτων τι εἴπωμεν. (1) X λαμβάνεται πρὸς τὰς λέξεις καὶ τὰ σχήματα καὶ ὅλως τὴν Πλατωνικὴν συνήθειαν. (2) διπλῆ πρὸς τὰ δόγματα καὶ τὰ ἀρέσκοντα Πλάτωνι. (3) ·X· περιεστιγμένον πρὸς τὰς ἐκλογὰς καὶ καλλιγραφίας· διπλῆ (4) περιεστιγμένη πρὸς τὰς ἐνίων διορθώσεις· ὀβελὸς (5) περιεστιγμένος πρὸς τὰς εἰκαίους ἀθετήσεις· (6) ἀντίσιγμα περιεστιγμένον πρὸς τὰς διττὰς χρήσεις καὶ μεταθέσεις τῶν γραφῶν· (7) κεραύνιον πρὸς τὴν ἀγωγὴν τῆς φιλοσοφίας· ἀστερίσκος πρὸς τὴν συμφωνίαν τῶν δογμάτων. (8) ὀβελὸς πρὸς τὴν ἀθέτησιν.

On voit par ce passage que les dialogues de Platon avaient été l'objet d'une récension semblable à celle qui fut faite de l'Iliade, et que nous a fait bien connaître le recueil de scholies alexandrines publié à la fin du XVIIIe siècle par le savant Villoison. D'ailleurs le témoignage de Diogène de Laërce n'est pas le seul : Antigone de Caryste, dans son Traité sur Zénon, racontait qu'il y avait dans quelques bibliothèques des éditions choisies des dialogues de Platon que l'on pouvait consulter à prix d'argent. Dernièrement Mr Mariette a rapporté d'Egypte un papyrus très précieux retrouvé dans un tombeau et contenant un fragment annoté de quelque poète tragique, peut-être d'Euripide. Ce débris, quoique mutilé par le temps et très difficile à déchiffrer, nous donne une idée de ces commentaires anciens : on y retrouve un des signes expliqués par Diogène de Laërce, et dont se servaient les critiques alexandrins. Nous n'entrons pas dans les détails de cette érudition minutieuse, nous contentant de renvoyer à un ouvrage spécial sur cette matière ceux qui seraient curieux de plus amples renseignements (V. Anecdotum romanum de notis veterum criticis. 1851 par Mr Osann)

Par ces différents témoignages anciens nous pouvons comprendre tout ce que le temps et la barbarie

de Platon, l'autre à sa vieillesse. L'opinion de Cicéron est plus vraisemblable. D'ailleurs une preuve nouvelle qui semble l'appuyer, c'est l'allusion au Phèdre et au Banquet, contenue dans une pièce d'Alexis, poëte de la nouvelle comédie, qui florissait vers l'an 370 avant J.C. Ce badinage, que nous a conservé Athénée (Liv. XIII, p. 562) semble avoir dû être assez voisin de l'époque où le Phèdre fut composé. Ainsi, à ne consulter que les témoignages anciens, nous inclinerions pour l'opinion qui attribue le Phèdre à la maturité du génie de Platon. Mais nous avons des preuves plus décisives pour nous ranger de cet avis. En effet, qu'on étudie avec soin cet admirable dialogue : il contient presque toute la philosophie de Platon ; il en contient du moins la partie la plus élevée et la plus essentielle : toute la théorie des idées y est exposée avec une clarté, une précision digne de l'âge mûr du philosophe. Ce n'est pas le disciple de Socrate, qui écrit sous la parole du maître ; c'est un penseur hardi, original, qui conserve la méthode excellente qui lui a été enseignée et la transporte dans un autre ordre d'idées. La division de l'âme, par exemple, au témoignage d'Aristote, est de Platon lui-même, et non de Socrate (1). De plus, qu'on

compare le cadre, le plan du Phèdre, la mise en scène avec celle de l'Apologie, du Lysis, de l'Euthyphron, ouvrages d'une époque notoirement antérieure ; ces petits dialogues, quoique charmants par leur ordonnance, sont bien inférieurs au Phèdre à ce point de vue. Le Phèdre, c'est l'œuvre d'un artiste consommé ; il ne se peut rien imaginer de plus parfait. Et la dialectique, n'y est-elle pas aussi fine, aussi subtile que dans le Gorgias et les autres dialogues de Platon, les plus admirables pour la logique, et l'enchaînement des preuves ? Enfin, ce qu'il y a de plus concluant, c'est que nous trouvons dans le Phèdre une exposition des doctrines Pythagoriciennes sur l'âme, que Platon n'a pu bien connaître qu'assez tard, dans son voyage en Sicile. Selon Platon, l'âme est éternelle, admise d'abord à la contemplation des idées, puis destinée à animer des corps humains ; enchaînée à la matière, elle conserve un vague souvenir de ce qu'elle a vu avant sa captivité ; elle ne meurt point, mais elle passe dans différents corps, jusqu'à ce qu'enfin elle remonte au ciel. L'origine de cette doctrine est Pythagoricienne. Cicéron nous l'assure (Tuscul. liv. 1. ch. 16) :

« Pherecydes Syrius primum dixit animos esse sempiternos : hanc opinionem discipulus

ejus Pythagoras maxime confirmavit."
Dans plusieurs autres endroits subtils et même obscurs, Platon nous parle de la migration des âmes, de leur séjour dans le sein de l'âme universelle; il arrange tout cela; il y mêle la poésie de son style et de son imagination, sans pouvoir toutefois nous cacher l'origine et la source de ces idées toutes Pythagoriciennes. Cette âme universelle, qui est la patrie et la demeure des autres âmes, n'est-ce pas cette âme du monde que Philolaüs plaçait au centre de l'univers? Nous sommes ainsi conduits à conclure que Platon, et par son indépendance vis-à-vis de Socrate, et par les emprunts qu'il a faits aux Pythagoriciens, n'a pu écrire le Phèdre qu'à une époque déjà avancée de sa vie. Tâchons de fixer cette époque autant qu'il est possible.

C'est à 30 ans environ que Platon se mit à voyager en divers pays. Mégare et son école de géomètres l'appelaient tout d'abord: il y alla et y vit Euclide. De Mégare, il se rendit à Cyrènes, où il entendit le philosophe Théodore, et de là en Egypte. Cette antique et religieuse nation des Egyptiens frappa vivement son imagination. Il consulta les prêtres de Memphis, et conserva de leurs enseignements un souvenir,

dont nous reconnaissons la trace en plusieurs endroits de ses dialogues et particulièrement dans le Phèdre. Cette histoire de Teuth et de l'écriture, ce proverbe γλυκὺς ἀγκών, portent avec eux la marque de leur origine et nous autoriseraient seuls à conclure déjà que le Phèdre n'a pas été composé avant le voyage de Platon en Egypte (394), époque voisine de la Nouvelle Comédie, puisque la 2e édition du Plutus d'Aristophane est de l'an 389. Après avoir visité les sages de Memphis, Platon alla dans la Grande-Grèce, et vit les derniers débris et les derniers représentants de l'institut Pythagoricien. C'étaient Lysis et Archytas de Tarente. Cette fameuse école de législateurs et de sages spéculatifs avait été détruite par une sanglante persécution vers le temps même où Socrate buvait la cigüe à Athènes. Platon recueillit les leçons de Lysis et d'Archytas qui avaient échappé aux ennemis de la philosophie. L'époque la plus rapprochée que l'on puisse admettre pour son retour à Athènes après ce voyage en Italie, et en Sicile où il revint une seconde fois, c'est l'année 387 ou 388. Parfaitement initié à toutes les doctrines Pythagoriciennes, ayant la mémoire encore toute fraîche de ses souvenirs orientaux, Platon pouvait écrire le Phèdre.

nous ont fait perdre de documents très regrettables. Sans doute que s'ils nous avaient été conservés, la question qui nous occupe trouverait une solution plus précise et plus concluante. Reprise dernièrement par Mr. Stalbaum, elle est aujourd'hui à peu près épuisée ; tous les textes ont été rapprochés, conciliés ; la lumière s'est faite, autant qu'il était possible aujourd'hui en de telles matières. L'ouvrage de Mr. Stalbaum est intitulé : De primordiis Phaedri Platonis, Lipsiae, 1848. Il n'a pas encore été suivi de la 2e partie annoncée par l'auteur. Cette dissertation est excellente pour la science et la critique ; mais le style en est difficile et sans élégance ; il sera le fonds sur lequel nous nous appuierons pour arriver à nos conclusions.

Mais d'abord, nous avons plusieurs questions à poser, et, avant de rechercher la date de la composition du Phèdre, il est important de savoir à quelle époque se place la scène qui se passe entre les personnages du dialogue. Sur ce point, le doute n'est pas possible : Lysias était à Athènes, quand Socrate et Phèdre, à propos d'un de ses discours, s'entretenaient si agréablement sur les bords de l'Ilissus ; à cette même époque Sophocle et Euripide vivaient encore, comme nous le prouvent

quelques allusions très claires. Or Lysias vint à Athènes l'an 412, et les deux rivaux d'Eschyle moururent l'an 406. C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer l'entretien de Socrate et de Phèdre. D'ailleurs ce calcul s'accorde parfaitement avec un passage de Cicéron (V. Orat. ch. 13) "hæc de adolescente (Isocrate) Socrates augurabatur." Selon Cicéron, Isocrate, au moment où parlait Socrate, était dans toute la force de la jeunesse : car nous donnons à ce mot adolescens le sens qu'y attachaient les Romains, c'est-à-dire qu'Isocrate avait une trentaine d'années. C'est justement l'âge que d'après nos supputations nous sommes conduits à donner à ce jeune orateur dont Socrate conçoit de si belles espérances. En effet Isocrate était né l'an 436; et en plaçant la scène du dialogue entre 412 et 406, il se trouve âgé d'environ trente ans.

Maintenant quelle est l'époque où Platon écrivait ces pages si poétiques et si éloquentes ? Selon une tradition conservée par Diogène de Laërce, le Phèdre serait un essai de la jeunesse de Platon : "Car la matière", dit-il, "a quelque chose de juvénile et le style, au jugement de Dicéarque, est d'une élégance exagérée." (V. Diogène. Laerc. III, 38) "Λόγος δὲ

πρῶτον γράψαι αὐτὸν τὸν Φαῖδρον. καὶ γὰρ ἔχει μειρακιῶδές τι τὸ πρόβλημα. Δικαίαρχος δὲ καὶ τὸν τρόπον τῆς γραφῆς ὅλον ἐπιμέμφεται ὡς φορτικόν. Cette preuve de pure esthétique n'a pas beaucoup de poids. Sans doute on peut s'autoriser du caractère et du style d'un ouvrage pour tirer quelques conséquences sur le temps où il a été composé : mais ces conséquences n'ont de valeur réelle qu'autant qu'elles viennent fortifier des preuves historiques, plus concluantes. Dans ses jugements sur les orateurs, Denys d'Halicarnasse donne trop d'importance à ces sortes de preuve et son exemple, à cet égard, ne mérite pas de faire autorité. Dicéarque, dont nous venons de parler, avait écrit un traité sur les exagérations du *Phèdre* : Φαίδρου περισσά (*Cic. ad Attic. XII. 39*). Enfin Olympiodore nous dit que Platon dans sa jeunesse écrivit des dithyrambes, et qu'on s'en aperçoit au style dithyrambique du *Phèdre*, composé par Platon encore jeune. (*Olymp. Vita Platonis*) : "ὅτι δὲ τοὺς διθυράμβους ὁ Πλάτων ἤσκητο, δῆλον ἐκ τοῦ Φαίδρου τοῦ διαλόγου, πάνυ πνέοντος τοῦ διθυραμβώδους χαρακτῆρος, ἅτε τοῦτον πρῶτον γράψαντος διάλογον, ὡς λέγεται."

Ces trois témoignages se réduisent à un seul

argument, c'est que la facilité et l'abondance du style feraient voir dans le *Phèdre* l'œuvre d'un jeune homme. Mais à cet argument nous pouvons répondre qu'il est plus raisonnable d'attribuer à la jeunesse de Platon des dialogues bien moins importants, comme le *Lysis*, l'*Eutyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*. Le *Lysis* même, si l'on en croit l'anecdote rapportée par Diogène de Laërce (III. 35) semble antérieur à la mort de Socrate (1)
De plus un texte de Cicéron contredit formellement Diogène et Olympiodore (Orat. ch. XIII)
Cicéron vient de rapporter le jugement de Socrate sur Isocrate encore jeune homme : ce jugement, c'est celui dont nous avons déjà parlé plus haut : Cicéron continue : "*Alia de seniore scribit Plato et scribit æqualis*." Ainsi quand Platon écrivait le *Phèdre*, il était du même âge qu'Isocrate ; et ce dernier à cette époque était déjà vieux : *senior*, c'est-à-dire qu'il avait environ cinquante ans ; par conséquent Platon lui-même (*Isocratis æqualis*) avait aussi à peu près cinquante ans. Voilà deux opinions bien contradictoires : l'une attribue le *Phèdre* à la jeunesse

(1) φασὶ δὲ καὶ Σωκράτην ἀκούσαντα τὸν Λύσιν ἀναγινώσκοντος Πλάτωνος "Ἡράκλεις" εἰπεῖν, ὡς πολλά μου κατεψεύδεθ' ὁ νεανίσκος.

nous ne fixons pas l'année où il composa ce dialogue, mais nous sommes autorisés du moins à dire qu'il ne le composa pas avant 387 ou 388. On a fait cette objection que Platon avait pu connaître dans sa première jeunesse les ouvrages des Pythagoriciens; mais aucun d'eux n'a écrit avant Philolaüs, dont les livres étaient si chers que Platon ne put les acheter que très tard et à grand prix. Ainsi ce n'est que par des rapports directs, et vers 389, qu'il connut bien les idées et les doctrines de l'école Italique. Il était alors dans toute la maturité du génie, assez riche de science, de couleurs et d'imagination, pour être le philosophe, le peintre et le poëte inspiré, qui écrivit le Phèdre.

Nous ajouterons en terminant une dernière considération à l'appui de ce que nous avons déjà établi. Quand Lysias vint à Athènes, l'an 412, professeur de rhétorique et de beau langage, il n'était point encore ce λογογράφος que persiffle Platon; il lui a fallu quelques années pour qu'il se fît cette seconde réputation, après la première qu'il apportait toute faite de Sicile. Si on laisse à Platon le temps de voyager et de revenir à Athènes, Lysias aura bien eu celui de prendre le rôle que Platon lui reproche. Quant à Isocrate, on s'explique assez bien la

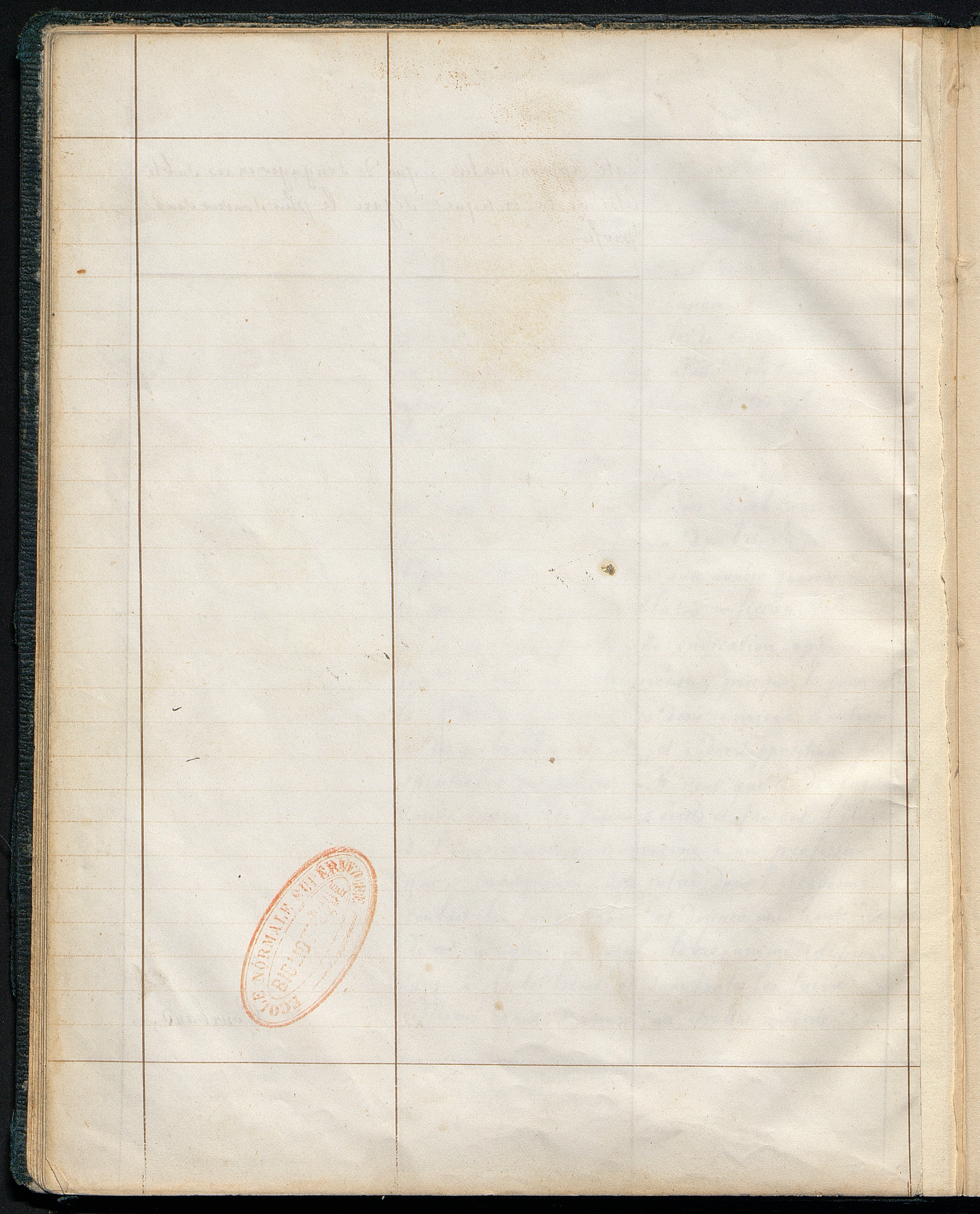
prédilection de Platon pour ce sophiste. C'est le plus philosophe de tous les sophistes grecs : Isocrate n'aimait point la démocratie ; il louait les anciens, il faisait l'éloge des rois ; il ressemblait beaucoup par ses opinions à Platon ennemi de la démagogie ; et par là il n'est pas difficile de comprendre qu'à une époque où son talent était dans toute sa plénitude, il ait reçu du philosophe les plus vifs et les plus sincères éloges.

Ainsi, sans déterminer une date précise, on explique très bien les idées Pythagoriciennes du Phèdre, et la perfection de l'œuvre, en rejetant l'époque de sa composition aux années qui ont suivi le premier voyage de Platon en Sicile. Stolbaum ne se contente pas de cette indication approximative : il veut une date précise, presque le jour où le Phèdre fut écrit : ce désir curieux l'entraîne à des recherches extrêmes, et à des suppositions plus spirituelles que solides. Il veut que ce dialogue condamnant les discours écrits et faisant l'éloge de l'improvisation convienne à un professeur qui, inaugurant son entrée dans l'Académie, voulait la faire valoir et donner une haute idée de cet enseignement oral, libre, animé, se produisant à toute heure et sous toutes les formes.

Mieux vaut s'arrêter au résultat modeste d'une

date approximative, que de s'engager en ces subtilités où la critique s'égare le plus souvent sans profit.

Courbaud.


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

